

Brèves de Jean-François Mayer - 2018

Ces notes brèves sur des sujets variés sont publiées occasionnellement sur le site www.mayer.im. Je rassemble ces billets une fois par an ou tous les deux ans, afin de les mettre également à disposition des lecteurs intéressés sous la forme d'un recueil en PDF. Ce recueil suit un ordre chronologique inversé: les billets les plus récents se trouvent au début, les plus anciens à la fin.

Cette année, pour des raisons techniques liées à l'outil utilisé pour la production de ce recueil, il n'a malheureusement pas été possible d'y intégrer les illustrations qui accompagnent généralement ces billets depuis 2017.

28 décembre 2018

Comment je ne passerai pas un mois dans la zone de transit d'un aéroport

Source: <https://www.mayer.im/2018-12-je-ne-passerai-pas-un-mois-dans-la-zone-de-transit/>

24 décembre 2018 — Jean-François Mayer

Les hôtels qui louent des chambres à l'heure n'ont pas tous une très bonne réputation, et pour cause ! Il existe pourtant de très honnêtes établissements qui offrent cette possibilité : par exemple des hôtels qui permettent à des personnes fatiguées de venir dormir un moment dans des chambres qui resteraient vides sinon, et surtout les hôtels situés dans les zones de transit d'aéroport. Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, mais je n'arrive pas à dormir dans un avion. Quand il est possible d'interrompre un long voyage intercontinental en passant quelques heures dans un lit, en évitant les formalités douanières et sans quitter la zone de transit, j'en saisis volontiers l'occasion, afin d'arriver moins épuisé à destination.

Domage que ce ne soit pas possible pour les vols transatlantiques, faute d'une commode île de transit au milieu de l'océan. En revanche, pour des vols vers l'Asie, j'ai souvent utilisé les hôtels de transit de l'aéroport de Dubai. Malheureusement, ce sera impossible pour mon prochain vol vers l'Asie. Qu'à cela ne tienne, j'ai trouvé un autre aéroport disposant d'un hôtel dans la zone de transit, à mi-chemin de ma destination et avec un temps d'attente suffisant.

J'ai immédiatement réservé une chambre à l'aller et au retour. Dans ma hâte, cependant, j'ai commis une petite erreur dans la sélection des dates. Heureusement, j'ai soigneusement vérifié le message de confirmation qui m'avait été envoyé, sursautant face au montant astronomique qui m'était facturé. Par erreur, je venais de réserver une chambre pour

huit heures par jour dans l'hôtel de la zone de transit pendant tout un mois ! Chaque jour du mois ! J'ai immédiatement pris contact avec la réception de l'hôtel, qui a sans discuter annulé cette étrange réservation.

Il y a, malheureusement, des gens qui se retrouvent bel et bien bloqués dans la zone de transit d'un aéroport, et pas toujours dans le confort d'un hôtel, faute de documents d'identité en règle. Étrange sentiment que doit être celui de passer des journées entières dans de tels lieux entre deux mondes — plus tout à fait dans le pays de départ, pas encore dans le pays d'arrivée. Cela m'a rappelé le beau et touchant film de Steven Spielberg, *Le Terminal* (2004, pas le nouveau film sorti sous le même titre en 2018), que j'avais regardé dans un avion, comme il se doit, et qui raconte l'histoire d'un homme soudainement devenu apatride pendant son voyage vers les États-Unis en raison d'une révolution dans son pays. Ne pouvant plus retourner chez lui ni franchir la douane face à des fonctionnaires inflexibles, il organise tant bien que mal sa vie dans le terminal, jusqu'au dénouement qui lui permet enfin de mener à bien ce qu'il était venu faire aux États-Unis. Heureusement, malgré ma bétise lors de ma réservation, ce n'est probablement pas le destin qui m'attend pour mon prochain voyage !

« Prouvez-moi que c'est faux ! » Comment les fausses nouvelles circulent

Source: <https://www.mayer.im/2018-10-comment-les-fausses-nouvelles-circulent/>

21 octobre 2018 — Jean-François Mayer

Je viens de faire une nouvelle expérience des mécanismes qui permettent la diffusion de fausses nouvelles. Dans l'actualité religieuse des dernières semaines, je me livre à un suivi attentif de la crise qui frappe actuellement les Églises orthodoxes au sujet de l'Ukraine, avec la rupture de communion récemment intervenue entre le Patriarcat de Constantinople et le Patriarcat de Moscou. Je m'intéresse notamment aux prises de position des autres secteurs du monde orthodoxe autour de cette question. Depuis deux jours, j'ai vu apparaître des « informations » selon lesquelles la réunion des monastères du Mont Athos aurait pris position il y a quelques jours contre Constantinople dans cette affaire. Je ne doute pas du dilemme qui se pose dans cette situation aux moines de la Sainte Montagne, qui dépendent du Patriarcat de Constantinople, mais n'approuvent certainement pas tous ses récentes initiatives. Toute information

sérieuse à ce sujet est donc digne d'intérêt. Mais cette apparente nouvelle sensationnelle, qui devrait faire la une de tous les sites orthodoxes si elle était exacte, n'apparaît curieusement sur aucun site orthodoxe sérieux, n'est pas mentionnée par le site du Patriarcat de Moscou et n'est reprise par aucun site réputé d'information généraliste. Elle est relayée uniquement par quelques sites qui ne me semblent offrir aucune garantie.

Sur Facebook, je découvre l'information publiée par un petit groupe orthodoxe. Je crois bien faire en signalant que l'information me paraît suspecte et en exposant les raisons données ci-dessus. Au passage, je cite un [article du New York Times](#) qui fait allusion au dilemme posé par la situation aux moines athonites. Réaction immédiate pour m'expliquer que le *New York Times* est une source bien moins fiable et certainement pas l'endroit où il faut aller s'informer. Je n'essaie pas de contredire mon interlocutrice, mais je lui dis que la question n'est pas là : quoi que nous puissions penser du *New York Times*, mon propos est uniquement d'attirer l'attention sur une information suspecte et d'inciter à ne pas la propager sans vérification, alors que la situation est déjà assez confuse. La réponse ne se fait pas attendre : « *J'ai demandé à plusieurs reprises qu'on me communique des liens vers des sites d'information qui réfuteraient cette nouvelle, et personne n'a été en mesure de m'en fournir un. En avez-vous un ?* » Je réponds que, si une nouvelle fautive est publiée sur le site d'un grand média réputé, cela entraînera une réfutation, mais que personne ne peut s'épuiser à essayer de réfuter toutes les fausses informations sur des sites obscurs. C'est à elle de me fournir un lien vers un article d'un site sérieux qui confirme l'information. Mais elle n'en démord pas : non, même si aucun site sérieux n'en parle (y compris ceux qui auraient intérêt à le faire si l'histoire était vraie...), elle ne se laissera convaincre que par une réfutation. Comme si les moines athonites n'avaient que cela à faire...

Enfin, un autre lecteur arrive en fournissant un lien vers un [article publié par un site orthodoxe russe](#) qui met en garde, en écrivant non seulement l'information est fautive, mais en expliquant comment elle s'est propagée : un site russe aurait fait écho à des rumeurs, en évoquant une anonyme « source proche » de l'assemblée des monastères du Mont Athos. Cela aurait ensuite été repris par d'autres sites, en transformant ces rumeurs en une prétendue déclaration officielle des moines de la Sainte Montagne. Tout semble donc clarifié... sauf pour les responsables du groupe Facebook. L'administratrice explique qu'elle ne diffuserait jamais intentionnellement une fautive nouvelle, qu'elle a reçu cette information en la prenant pour argent comptant et qu'elle ne considère pas l'article expliquant le mécanisme de diffusion de la nouvelle comme une réfutation crédible. Le fait qu'aucun média sérieux

ne reprenne l'information ne semble pas la troubler le moins du monde : apparemment, il y a des gens qui sont satisfaits de vivre dans leur propre bulle de « réalité parallèle » et n'ont pas envie d'en sortir. Avec les réseaux sociaux, cela devient même assez aisé. Et ainsi circulent informations douteuses ou même invraisemblables, mais auxquelles la reprise dans des réseaux de personnes partageant la même sensibilité finit par conférer une illusion de plausibilité. Bref : plus que jamais, soyons vigilants et gardons notre sens critique en éveil !

La vitrine de la fin du monde

Source: <https://www.mayer.im/2018-10-la-vitrine-de-la-fin-du-monde/>

13 octobre 2018 — Jean-François Mayer

Depuis quelques années, ce magasin devant lequel je passe souvent semble en liquidation permanente. Mais cette fois-ci, les choses semblent devenir sérieuses. « *Aidez-nous !* » implore ou enjoint une affichette dans la vitrine. Et avec les moyens du bord, le commerçant a juxtaposé des feuilles pour créer un message-choc : « *Prix de fin du monde* ».

Le commerçant n'entend certainement pas son message au sens littéral, même s'il est vrai que la fin d'un commerce (pour autant qu'elle soit bien réelle cette fois-ci) représente une sorte de fin d'un monde pour celui que le dirige. La vitrine révèle surtout la surenchère dans le matraquage publicitaire : il faut frapper toujours plus fort et multiplier les superlatifs émoisés pour avoir une chance d'attirer l'attention de clients. La fin du monde, c'est le temps des bonnes affaires !

Mais mon intérêt pour les phénomènes millénaristes s'est tout de suite réveillé, alors que je cheminai banalement vers un restaurant. Oui, que faire si l'on est commerçant, agriculteur, artisan, et qu'on est convaincu que le monde tel que nous le connaissons disparaîtra dans un avenir très proche, pour laisser place à un nouveau monde meilleur dans lequel les valeurs ne seront plus les mêmes ? Dans l'histoire des millénarismes, jusqu'à l'époque contemporaine, il ne manque pas de cas d'agriculteurs qui ont cessé de cultiver, d'employés qui ont donné leur congé, de personnes qui ont tout distribué ou tout bradé à des prix dérisoires à la veille du grand retournement auxquels ils croyaient avec ferveur. Si le monde devait finir demain, quel intérêt à vendre et à acheter, en effet, et que vaudraient encore ces marchandises ? Même pas les 5 francs (au lieu de 55 !) de l'« *offre de la semaine* » de la publicité dans la vitrine. Finalement, c'est encore trop cher pour des prix de fin du monde.

Quand on traite un hiérarque de tous les noms...

Source: <https://www.mayer.im/2018-10-quand-on-traite-un-hierarque-de-tous-les-noms/>

13 octobre 2018 — Jean-François Mayer

L'actualité de plusieurs Églises est malheureusement marquée par des tensions en ce moment. Et tout cela donne lieu à des commentaires échauffés. Ceux-ci n'épargnent pas les dignitaires religieux. En général, quoi qu'on pût penser d'un pape, d'un patriarche ou d'un évêque, la critique — même sévère — respectait certaines formes. Des mots insultants restaient plutôt confinés aux conversations privées. Il y a eu à toutes les époques des polémiques parfois violentes contre des dirigeants ecclésiastiques, mais j'ai l'impression — subjective peut-être — qu'un vocabulaire qu'on n'aurait pas osé utiliser publiquement devient de plus en plus courant, avec le recours à des qualificatifs parfois injurieux.

Même si cela me frappe ici dans le cas des Églises, cette tendance ne s'y limite pas. Elle s'inscrit dans la « désacralisation » des positions d'autorité, tant civiles que religieuses, encouragée d'ailleurs par ceux qui les occupent eux-mêmes, parfois pour des raisons compréhensibles, mais non sans conséquences à long terme. Les figures d'autorité n'ont plus le même prestige et ne jouissent plus de la sphère de protection tacite qui leur était souvent consentie. La multiplication des canaux d'expression accessibles à tous, avec les commentaires en ligne, réseaux sociaux et autres possibilités d'intervention, joue aussi un rôle : il est possible de réagir instantanément en voyant ses propos apparaître aussitôt, et il est connu que l'expression en ligne est plus désinhibée (même quand elle n'est pas anonyme) — ce n'est pas pour rien que plus d'une personnalité s'est mordue les doigts d'un *tweet* trop hâtivement posté et rapidement rétracté, mais déjà en circulation et recopié.

Je ne vois aucune objection à ce que des critiques soient émises envers un dignitaire religieux, même si je me dis parfois qu'il est bien difficile d'occuper une telle position et d'exercer une fonction de gouvernement ecclésial, puisque toute décision risque inévitablement de mécontenter certains fidèles. Mais le vocabulaire utilisé pour le dire me semble de plus en plus souvent ignorer la retenue, oubliant complètement la dignité attachée à la fonction, quelle que soit l'indignité supposée de celui qui l'occupe.

Un panorama des communautés religieuses et spirituelles dans le canton de Vaud

Source: <https://www.mayer.im/2018-09-un-panorama-des-communautés-religieuses-et-spirituelles-dans-le-canton-de-vaud/>

20 septembre 2018 — Jean-François Mayer

En 2013, le [Centre d'information sur les croyances](#) (CIC) avait mené à bien un remarquable projet d'inventaire des communautés religieuses à Genève, produisant à cette occasion un [site](#) avec une carte interactive très bien faite ainsi qu'une brochure d'accompagnement, *D'église en ashram*. Le 19 septembre 2018, le CIC a présenté au public les premiers résultats d'une initiative semblable pour établir une cartographie des communautés religieuses dans le canton de Vaud, réalisée à la demande des autorités cantonales vaudoises, avec le défi de couvrir un territoire beaucoup plus étendu. Ce travail est complété par une enquête photographique menée par des étudiants de l'[École cantonale d'art de Lausanne](#) (ECAL), présentant leur regard visuel sur dix-sept communautés, avec un beau diaporama notamment. Cette exposition est ouverte jusqu'au 11 novembre 2018 à l'[Espace Arlaud](#), à Lausanne, et une publication devrait suivre en 2019.

Le mot « communauté » est entendu ici comme « un groupe de personnes qui partagent les mêmes croyances et se réunissent régulièrement dans le même lieu de culte. Dans cette acception, chaque paroisse réformée ou catholique constitue une communauté. La recherche dénombre 785 communautés (se réunissant dans 647 lieux de culte), soit une pour 1.000 habitants, ce qui est à peu près équivalent à la densité observée dans le canton de Genève. 91 % des communautés sont chrétiennes. Cette dominante chrétienne est frappante aussi du point de vue des édifices : en dehors de la synagogue de Lausanne (1910) et d'un centre taoïste en construction, tous les bâtiments construits spécifiquement à l'usage du culte sont chrétiens. Un quart de l'ensemble des lieux de culte sont installés dans d'anciens espaces commerciaux, lieux d'habitations, garages, hangars, etc., aménagés pour les besoins d'une pratique religieuse, révèle l'enquête. Les auteurs notent qu'il existe même une communauté évangélique qui se réunit chaque dimanche dans une boîte de nuit de Lausanne.

En raison de son héritage historique de confession d'abord presque exclusive (après la Réforme), puis dominante dans le canton, il n'est pas étonnant d'apprendre que l'Église réformée représente 48 % des communautés recensées (347 lieux de culte), tandis qu'on en compte 19 % pour les catholiques romains (134 lieux) et 12 % pour les évangéliques (96 lieux). Mais cette implantation territoriale et le nombre des

lieux de culte ne correspondent plus aux réalités statistiques des membres : les catholiques romains représentent aujourd'hui 30 % de la population (à égalité avec les personnes sans confession), tandis que les protestants ne sont plus que 24 % dans le canton. Outre les groupes religieux à proprement parler, l'enquête a fait le choix d'inclure des groupes spirituels et ésotériques. Certains sont vieillissants ou ont disparu, mais la franc-maçonnerie demeure bien active avec une trentaine de loges dans le canton.

Outre la variété chrétienne européenne et l'existence de groupes ésotériques, ce sont bien entendu des communautés issues de migrations qui viennent apporter un chatoiement à la diversité religieuse dans le canton. Ainsi, il existe vingt-quatre communautés musulmanes, principalement originaires des Balkans et de la Turquie, mais incluant aussi un groupe de mourides africains et un centre chiïte. On dénombre douze communautés bouddhistes, dont l'une fondée par des Suisses convertis qui se retrouvent dans une pagode vietnamienne (installée dans une villa).

Il faut se réjouir de voir des enquêtes de ce genre nous fournir une image des paysages spirituels locaux et cantonaux. Notons que l'intérêt des autorités vaudoises pour un tel projet révèle bien sûr un désir de mieux savoir quelle est la présence religieuse dans le canton, mais que cette approche est foncièrement positive : comme l'a rappelé la conseillère d'État Béatrice Métraux lors du vernissage de l'exposition, les communautés religieuses sont perçues comme créatrices de lien social et contribuant à l'intégration.

Siri appelle au secours !

Source: <https://www.mayer.im/2018-08-siri-appelle-au-secours/>

31 août 2018 — Jean-François Mayer

La nuit dernière, à une heure tardive, je termine la rédaction d'une brève destinée au site [Religioscope](#) pour [résumer un article sur l'Église Hillsong](#). Le style musical de ce groupe exerce une influence bien au-delà de ses rangs et a contribué à sa notoriété : avant de boucler le texte, je décide d'en écouter quelques-uns sur YouTube. Alors que je m'apprête à éteindre l'ordinateur, par association d'idée, je me souviens d'un chant évangélique d'un autre style, en français, entendu l'an dernier au rassemblement chrétien *One*, réunion sur laquelle j'avais d'ailleurs [écrit un compte rendu](#). Ce chant avait un passage dont les paroles et la mélodie m'étaient restés en mémoire : « *Nous les fils et les filles du roi entonnons chaque jour / un hymne de gloire et de joie célébrant son amour.* » Je le retrouve rapidement en ligne : il s'agit de l'hymne [Christ est la lumière](#), de Matt Marvan.

Satisfait de l'avoir identifié, je décide d'aller me coucher. Je quitte mon bureau et je m'empare de mon iPhone en fredonnant doucement le chant tout juste entendu. C'est alors qu'une voix neutre résonne dans

le silence nocturne. Médusé, j'entends mon iPhone m'annoncer : « *J'appelle les secours !* » Je regarde l'écran : les secours seront appelés dans 3 secondes ! J'ai juste le temps de tout arrêter, évitant de voir arriver à ma porte la police, l'ambulance, les pompiers ou les chiens d'avalanche ! Apparemment, le chant de Marvane, pourtant nullement désespérant, a causé une réaction immédiate du vigilant assistant vocal. Je m'interroge : Siri serait-il d'inclination laïciste et considère-t-il que je fais une surdose de religion ce soir ? Et pourquoi pas me conseiller un rendez-vous chez un psychologue ou un psychiatre, pendant qu'il y est ?

Pourtant, je n'utilise jamais Siri : il m'est arrivé de le tester quelquefois par curiosité, je lui ai même consacré en janvier 2017 [un billet mi-amusé mi-inquiet](#), mais cela fait des mois que je n'ai pas adressé la parole à mon assistant vocal. Cela ne l'empêche manifestement pas de m'écouter — plus ou moins attentivement. Il me reste à espérer qu'il ne raconte pas tout à des tiers, en plus...

Ce matin, intrigué, j'ai fait quelques recherches. Celles-ci ont confirmé que je ne suis pas le premier à qui cela arrive. Certaines requêtes banales sont interprétées comme un appel au secours, [expliquait en 2016 le site Mac4ever](#). En fait, pour appeler les secours, Siri serait le plus efficace des assistants vocaux, ai-je appris : il en prend réellement l'initiative, tandis que les autres se bornent à vous proposer de faire une recherche en ligne, [selon un article de Matthieu Delacharlerly en 2016](#). (Même sans Siri, de simples manipulations permettent d'appeler le numéro d'urgence local, [explique une fiche d'Apple](#).) Et il y a aussi de belles histoires : comme celle de cet enfant britannique de 4 ans qui est parvenu, en 2017, à [alerter les secours grâce à Siri](#) (« *Help !* ») pour venir en aide à sa mère qui avait perdu conscience.

Je ne suis pas un artiste peintre

Source: <https://www.mayer.im/2018-08-je-ne-suis-pas-un-artiste-peintre/>

28 août 2018 — Jean-François Mayer

« *Vos peintures* » : c'est l'intitulé d'un message reçu aujourd'hui d'une correspondante française inconnue. Intrigué, je lis son courrier. Il m'explique qu'elle vide actuellement l'appartement de ses parents : comme tant d'autres personnes âgées, sa mère a rejoint une maison de retraite. « *Nous avons donc trois de vos œuvres : deux tableaux et une aquarelle. Je souhaite vous restituer ces tableaux si vous le souhaitez.* »

Il ne me faut qu'un instant pour comprendre : dans un [autre billet](#), publié il y a un an sur les quiproquos, j'ai raconté que le premier homonyme que j'avais découvert, alors que j'étais jeune étudiant à Lyon, était un peintre alors actif dans cette ville. Cela m'avait

valu quelques incidents amusants avec des personnes persuadées que nous ne faisons qu'un. Je ne l'ai jamais rencontré, et j'ignore tout de son style artistique. J'ai essayé, après avoir reçu ce message, de trouver en ligne des informations à son sujet, ou des reproductions de ses peintures, mais sans succès.

Je n'ai donc malheureusement pas pu renseigner ma correspondante, comme je le lui ai expliqué : « *À moins d'accueillir les tableaux orphelins de cet homonyme inconnu, je ne vois pas comment vous aider...* » Mais j'ai trouvé que c'était une belle démarche de proposer à un artiste de lui restituer ses tableaux, alors que tant d'œuvres dispersées disparaissent sans doute à jamais dans de telles circonstances.

Quand les missionnaires mormons convertissaient des socialistes

Source: <https://www.mayer.im/2018-08-quand-les-missionnaires-mormons-convertissaient-des-socialistes/>

24 août 2018 — Jean-François Mayer

À première vue, l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours ne viendrait pas en tête des groupes religieux susceptibles d'exciter les attentes spirituelles de militants socialistes (en tout cas en Europe, la situation peut être [différente ailleurs](#)). Il en allait autrement au XIXe siècle, comme le rappelle un article récent d'Erik J. Freeman, « 'True Christianity' : The Flowering and Fading of Mormonism and Romantic Socialism in Nineteenth-Century France », *Journal of Mormon History* (44/2, avril 2018, pp. 75-103). Des « socialistes romantiques » étaient du nombre des premiers convertis français au mormonisme, vers 1850. Louis Auguste Bertrand (1808-1875, pseudonyme de Jean-François Élie Flandin), auteur des *Mémoires d'un Mormon* (1862, [accessible en ligne](#)), est le plus connu ; outre des articles à son sujet, Christian Euvrard lui a consacré un livre en 2005 ([disponible chez le diffuseur Livre LDS](#)). Bertrand rencontra les missionnaires mormons alors qu'il était rédacteur au journal *Le Populaire*, organe de presse des icariens, ce communisme utopique propagé par Etienne Cabet (1788-1856), qui avait décrit un projet de société idéale dans son *Voyage en Icarie* (1840) — et considérait le communisme comme l'authentique christianisme. Mais Bertrand n'était pas le seul : Freeman raconte comment un autre ancien communiste icarien converti, Pierre Isidore Bellanger, propageait la foi des saints des derniers jours dans la France rurale en 1851.

Particularité française ? Nullement. L'aspiration des mormons à cette époque non seulement à prêcher un message religieux, mais aussi à établir un nouveau modèle de société et à proposer l'émigration vers une

contrée lointaine aux allures de terre promise, suscitait l'intérêt de socialistes d'autres pays. En Angleterre, les missionnaires de la foi nouvelle avaient trouvé des oreilles attentives parmi les disciples de Robert Owen (1771-1858). Bien entendu, les convertis au mormonisme de cette époque n'avaient pas tous un tel parcours, de même que les missionnaires n'étaient pas des crypto-socialistes. Mais, sur les questions politiques de leur époque, la sensibilité des saints des derniers jours au XIXe siècle n'était pas la même que celle de leurs descendants aujourd'hui : je viens de découvrir et de commander un livre dont la parution avait échappé à mon attention, [From Above and Below : The Mormon Embrace of Revolution, 1840-1940](#) (Greg Kofford Books, 2013), par Craig Livingston ; la thèse de ce livre est que les premières générations de saints des derniers jours accueillent les révolutions de leur époque dans une perspective millénariste, comme autant de signes annonciateurs de l'imminent établissement d'un royaume de Dieu sur terre, venant remplacer les systèmes humains injustes.

Des rencontres analogues avec le « socialisme romantique » ont pu être observées dans d'autres champs des quêtes spirituelles de cette époque. Il y a une douzaine d'années, Jean-Pierre Laurant avait consacré un érudit article aux « liens tissés entre ésotérisme et socialisme depuis les années 1830 jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale » (« Ésotérisme et socialisme, 1830-1914 », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 2006/1, N° 23, pp. 129-147). Outre l'espoir de voir l'avènement d'un monde nouveau, l'engagement dans des démarches non conformistes — qu'elles soient spirituelles, politiques ou les deux ensemble — crée une réceptivité pour des messages et solutions hors des sentiers battus.

Croulaient-ils vraiment déjà sous l'abondance d'informations ?

Source: <https://www.mayer.im/2018-08-abondance-information/>

23 août 2018 — Jean-François Mayer

Durant un été au cours duquel j'essaie de rattraper les retards avec un succès mitigé, un petit sentiment de désespoir pointe parfois. D'une part, les textes à écrire prennent plus de temps que prévu : parce que je veux encore consulter quelques articles, lire un document, dénicher une référence qui m'aurait échappé. D'autre part, je ne lis pas tout ce que j'espérais réussir à lire durant cette magique longue période estivale : avant de songer à lire, je dois classer quelques-unes des piles de documents, de revues, de livres entre lesquels je slalome à travers les pièces de mon logement — je pourrais m'occuper

comme bibliothécaire-documentaliste à plein temps sans quitter mon domicile, je le crains... Et je me dis que je n'aurai sans doute jamais le temps de lire tous ces nouveaux volumes et numéros de périodiques qui viennent s'ajouter chaque semaine à des rayons surchargés ou à des piles instables — pourtant, chacun d'entre eux a été commandé avec convoitise, avec le plaisir anticipé des passionnantes informations que j'y découvrirais. Sans parler des sites académiques ou d'actualité dont je reçois les nouveaux articles parus ainsi que des rapports ou études que je découvre au hasard de mes navigations en ligne et que je télécharge ou imprime. C'est un flux continu, à chaque jour et à chaque heure...

Mais voici qu'en feuilletant le dernier numéro (août-septembre 2018) du magazine *1843*, une publication de l'*Economist*, je découvre un article de Tom Standage, « [Information overload is nothing new](#) », qui m'assure que le sentiment d'être noyé sous la masse des informations et le flux constant de nouvelles données n'a rien de nouveau. Erasme soupirait déjà, un philosophe espagnol du XVI^e siècle pensait qu'il faudrait dix millions d'années pour lire tous les livres, et Leibniz se plaignait en 1680 de « cette horrible masse de livres qui ne cesse d'augmenter ». L'article me révèle qu'une historienne américaine, Ann Blair, a même consacré un livre à l'histoire du sentiment de surcharge d'informations, sous le titre *Too Much to Know : Managing Scholarly Information before the Modern Age* (Yale University Press, 2011). Un livre que j'ai failli commander... mais je me suis aussitôt retenu, pour ne pas aggraver ma situation !

Des mécanismes se sont mis en place, par exemple les comptes rendus de livres pour se tenir au courant même de ce qu'on ne pouvait lire. Les tables des matières détaillées et les index (rendus possibles par la pagination des livres) aidaient aussi à trouver plus rapidement les informations recherchées. Selon Standage, nous commençons à suivre le même chemin d'innovations destinées à nous aider à maîtriser le flux des informations, à commencer par les efficaces moteurs de recherche (même si on critique beaucoup Google, l'efficacité de longue date de leurs outils de recherche mérite un vibrant hommage) et peut-être, demain, des assistants fondés sur l'intelligence artificielle. En somme, notre sentiment de surcharge découlerait d'un déséquilibre entre l'abondance des informations et les outils encore insuffisamment développés pour y faire face.

C'est possible ; ces optimistes perspectives esquissées par Standage m'apportent un réconfort passager. Mais je pense quand même que la masse sans précédent d'informations dont nous bénéficions représente une réalité qualitativement différente, d'autant plus qu'elle afflue de façon permanente. Quant aux outils supposés nous aider à trouver notre chemin, ils sont ambivalents : certes, les moteurs de recherche sont d'une aide considérable, mais ils ajoutent en même

temps encore à la masse des informations, au-delà de nos désirs. Et si Leibniz vivait aujourd'hui, que dirait-il face à des textes non seulement innombrables, mais truffés d'hyperliens qui nous entraînent dans une quête (ou une errance) sans fin?...

Chemins de fer : quand voyous et idiots voyagent en groupe...

Source: <https://www.mayer.im/chemins-de-fer-quand-voyous-et-idiots-voyagent-en-groupe/>

10 juillet 2018 — Jean-François Mayer

Mes expériences de voyages en chemin de fer, que je relate parfois ici, sont le plus souvent amusantes ou insolites. Mais les transports en commun en valent parfois de moins agréables. Ainsi, aujourd'hui, revenant de voyage et traînant une lourde valise (oui, j'ai de nouveau acheté trop de livres en route...), j'étais confortablement installé, seul, à l'étage inférieur d'un wagon de 1^{ère} classe, plongé dans un livre et m'émerveillant parfois devant le paysage ensoleillé d'un après-midi d'été. Voici que montent trois jeunes gens, qui parcourent la rame avant de jeter leur dévolu sur mon wagon, sans être munis de titres de transport d'ailleurs — j'ai compris par la suite que la traversée du wagon visait à s'assurer de l'absence de contrôleur, celui-ci se trouvant dans une autre rame : les contrôleurs devraient être deux, mais la direction des chemins de fer est d'humeur économe, paraît-il...

Il ne faut pas longtemps pour que les chaussures s'appuient sur les sièges et que les importuns commencent à hurler, tandis que l'un joue à une compétition de voiture sur son smartphone, bruits de moteur inclus. La conversation se compose pour moitié de mots scatologiques ou pornographiques, d'ailleurs constamment répétés, car les voyageurs indésirables disposent d'un vocabulaire très pauvre. Cela leur suffit tout juste pour se lancer des insultes grossières, ce qui semble être le jeu qui les divertit le plus, dans un effort de surenchère à la bruyante vulgarité. Deux sont des jeunes gens apparemment normaux, bien que peu intelligents. Le troisième joue un rôle de meneur, et c'est d'ailleurs lui qui a incité les autres à s'installer en 1^{ère} classe. Ses yeux indiquent une psychologie perturbée, peut-être la consommation de substances, tandis que ses expressions corporelles et verbales sont toujours à la limite de la violence. Pendant les premières minutes de trajet, je remarque qu'il me lance quelques regards à la dérobée, espérant sans doute une réaction qui lui donnerait un prétexte — le genre d'individu qui casse la figure d'un inconnu en se plaignant ensuite d'avoir été regardé de travers.

Je m'abstiens donc. Et le poids de ma valise me dissuade de la traîner à l'étage supérieur. D'un côté,

ce serait leur abandonner le terrain ; de l'autre, tolérer leur comportement sans réagir revient aussi à leur donner une victoire. Mais j'avoue n'avoir aucune envie de me mesurer à trois tristes sires, qui ne causent aucune menace physique et n'essaient pas de m'adresser la parole tout en m'imposant leur présence perturbatrice. D'autant plus qu'ils auraient aisément l'avantage : trois fois moins âgés que moi, le meneur très agile, l'un de ses comparses solidement bâti. Sagesse ou manque de courage ? Je me dis que serait de l'héroïsme mal placé. Tout en rageant de céder le terrain à la voyoucratie, même pour un petit moment.

Pendant que je subis cette compagnie malséante, je réfléchis à ma lecture, il y a bien longtemps, de la *Psychologie des Foules*, un livre de Gustave Le Bon, publié en 1896. L'auteur y analyse le comportement de foules et la façon dont une foule se comporte différemment d'un individu isolé. J'en ai fait plusieurs fois la frappante constatation, comme acteur ou comme spectateur. Il ne s'agit pas ici d'une foule, mais d'un groupe, auquel la règle s'applique quand même à son échelle. Isolé, chacun de ces individus se comporterait différemment. En groupe, c'est une autre histoire. Les chemins de fer suisses en savent quelque chose, quand ils voient une rame saccagée par des *supporters* avinés d'une équipe de football de retour d'un match.

Ces trois jeunes gens sont originaires du Sud de l'Europe (Portugal ou Italie, semble-t-il). Mais leur façon de parler montre qu'ils ont grandi en Suisse. Ils détiennent probablement un passeport suisse, ou l'auront bientôt. Et je me dis que, s'ils votent, leurs trois voix réunies auront plus de poids que la mienne. Heureusement que je n'ai jamais sacralisé ce qui sort des urnes, car il y aurait de quoi en tirer de pessimistes conclusions, ou renoncer à jamais à voter. Face au spectacle que m'a imposé une partie de mon voyage d'aujourd'hui, je me mets pourtant à rêver à l'introduction d'un suffrage censitaire — si seulement existait le moyen de le fonder ni sur l'argent ni sur la classe sociale, mais sur le comportement et la vertu civique.

Un apprenti maître chanteur chinois

Source: <https://www.mayer.im/2018-05-maitre-chanteur-chinois/>

22 mai 2018 — Jean-François Mayer

Le message que je reçois vient de Chine — ou prétend en venir. Poliment, l'auteur explique qu'il écrit mal en anglais pour cette raison. Cet anonyme utilise une adresse électronique commençant judicieusement par le mot « *billing@* », associée à un domaine sur un serveur installé en Bouriatie, quelque part sur les bords du lac Baïkal. Ce citoyen chinois, ou russe se faisant

passer pour chinois, me demande en effet de lui verser 350 € sur son compte anonyme en bitcoins.

Il croit avoir de très bons arguments. Le titre de son message me complimente pour mes talents d'acteur cinématographique. Ah bon ? Oui, mais il s'agit, selon lui, de talents très particuliers. Après sa courtoise introduction, il m'explique avoir installé un programme malveillant sur mon ordinateur. Celui-ci lui aurait permis d'explorer les recoins les plus obscurs de mon appareil pour en copier les dossiers, à commencer par ma liste de contacts. Et, révèle-t-il, il aurait réussi à me saisir dans des pauses compromettantes, grâce à la caméra de mon ordinateur, pendant une consultation de sites coquins. Magnanime, il se dit cependant prêt à détruire ce soi-disant document compromettant si je lui verse la somme demandée. Sinon, il ne manquera pas de le transmettre à tous mes correspondants.

Ce que le maître chanteur ne sait pas, c'est que je n'ai pas de caméra installée sur mon ordinateur — et, bien sûr, que j'ai autre chose à faire que d'aller consulter de tristes sites de ce genre. Je sais donc que le personnage n'a pas eu accès à mon ordinateur. Et certainement mon adresse appartient-elle à une liste parmi des centaines ou des dizaines de milliers auxquelles ce message a été envoyé. Mais parmi toutes les escroqueries par courrier électronique qui m'arrivent chaque semaine, c'est la première fois que j'en ai reçu une de ce genre. Je note au passage le montant soigneusement choisi : suffisant pour rendre l'escroquerie intéressante financièrement, mais sans aller trop loin, de façon à ce que tout le monde ou presque puisse payer s'il pense réellement être menacé. Peut-être n'est-ce d'ailleurs que le début, et que le pigeon qui croit à cette histoire devra ensuite faire face à d'autres demandes...

Sur d'innombrables destinataires, sans doute y en a-t-il quelques-uns qui se sont trouvés dans la situation décrite par l'auteur du message, et qui auront la naïveté de croire son histoire (alors que le message ne contient aucune preuve, et qu'il faut en plus croire sur parole un maître chanteur qui affirme qu'il éliminera les preuves s'il est payé...). Si l'on observe les exemples de crédulité en ligne, je ne doute donc guère que l'individu puisse en tirer quelques revenus. Mais ce ne sera pas avec moi — ni avec vous, j'espère !

250 ans d'Encyclopædia Britannica

Source: <https://www.mayer.im/2018-05-250-ans-encyclopaedia-britannica/>

16 mai 2018 — Jean-François Mayer

Il y a 250 ans, les États-Unis n'existaient pas, nous rappellent la brochure et un [film publicitaire](#).

L'Australie non plus, d'ailleurs. Il n'y avait encore eu ni Révolution américaine ni Révolution française. Et, bien entendu, pas de téléphone, pas d'électricité, pas de chemin de fer et pas de voiture. Mais l'[Encyclopaedia Britannica](#) paraissait déjà, nous expliquent fièrement ses éditeurs, qui sont allés chercher quelques curiosités divertissantes des débuts. Dans l'édition de 1768, on se demandait si la Californie était une péninsule ou une île. L'édition de 1788 publiait une gravure présentant une reconstitution de l'Arche de Noé naviguant sur les eaux du Déluge.

Eh oui! L'*Encyclopædia Britannica* fêtera cette année son 250e anniversaire et publiera pour la 80e et dernière fois son volume annuel. Je m'étais laissé convaincre d'acheter l'*Encyclopædia Britannica* lors d'une visite au Salon du livre de Genève, et j'ai dans ma bibliothèque également tous les volumes annuels depuis 1989. Je viens de commander le dernier, qui paraîtra au mois de juin et promet d'être intéressant, notamment par la rétrospective qu'il présentera.

Je possède les 32 volumes de la version 1989 de la 15e édition. La dernière version imprimée est celle de 2010. En 2012, la vénérable encyclopédie, produit de ces entreprises de savoir du XVIIIe siècle, avait annoncé renoncer à poursuivre la publication sous forme imprimée et continuer sous forme numérique. D'ailleurs, en accédant au site sur lequel je pouvais passer commande en ligne, l'enseigne était celle de [Britannica Digital Learning](#).

On peut le regretter, mais je comprends la décision de l'éditeur. Si je continuais de commander chaque année le *Britannica Book of the Year*, c'était par fidélité plus que par sentiment de nécessité. Je continue de lire beaucoup de livres et revues sous forme imprimée, mais j'ouvre beaucoup moins les encyclopédies ou les dictionnaires que je ne le faisais il y a vingt ans : comme nombre d'entre nous, tout en affirmant mon attachement au papier et en restant convaincu que celui-ci ne disparaîtra pas pour d'autres usages, je cherche le plus souvent sur la Toile les informations que j'aurais autrefois espéré trouver dans de tels volumes. L'avenir des encyclopédies est en ligne. Mais ce n'est pas pour autant que je renoncerais à voir l'*Encyclopaedia Britannica* et l'*Encyclopædia Universalis* occuper plusieurs rayons de ma bibliothèque, même avec accès à une version numérisée !

L'insupportable froissement de la page de journal

Source: <https://www.mayer.im/2018-02-insupportable-froissement-page-journal/>

11 février 2018 — Jean-François Mayer

Sur certaines lignes ferroviaires, en Suisse, les sections de 1ère classe comportent un espace silence, destiné aux voyageurs qui souhaitent éviter les conversations, la musique écoutée par un voisin ou les envahissants appels téléphoniques. J'apprécie cette possibilité, car je lis et travaille le plus souvent quand je voyage en train. J'en respecte donc scrupuleusement les règles. Cet espace silence devient parfois celui de relations conflictuelles entre voyageurs. Je pourrais raconter plus d'un épisode pittoresque — le plus souvent comme témoin, rarement en intervenant face à de trop manifestes abus. La plupart du temps, je me montre patient. Une fois aussi, il m'est arrivé d'avoir droit à une remarque légitime, il y a une vingtaine d'années, à propos de l'usage d'un ordinateur portable : je ne m'étais pas rendu compte que le clavier dérangeait mes voisins. Je me suis excusé et, depuis, je m'abstiens d'utiliser tout clavier (sauf virtuel) dans un espace silence. Aujourd'hui, cependant, j'ai eu droit à une remarque, mais celle-ci me laisse un peu perplexe.

En général, je me plonge dans un livre. Quand je me trouve à bord d'un train le dimanche, cependant, je profite volontiers d'une partie du trajet pour passer en revue quelques titres de la presse dominicale. Cet après-midi, confortablement installé et plongé dans ma lecture, je vois un soudain un voyageur passer devant moi en me demandant de faire moins de bruit. Face à ma mine interloquée, il m'explique que je fais trop de bruit en tournant les pages du journal. « *Ne pas faire de bruit en tournant des pages...* », lui réponds-je doucement avec un geste mi-contrit mi-amusé...

Des citoyens d'autres pays que la Suisse réagiraient par une escalade ou un refus délibéré d'obtempérer. Mais nous sommes culturellement prédisposés à éviter le conflit et à rechercher des solutions de compromis. Pas question de renoncer à lire mon journal (il ne faut quand même pas exagérer !), mais je poursuis ma lecture en devenant très attentif à la nuisance sonore que pourrait créer mon activité. Bien entendu, chaque page tournée me semble soudain produire un vacarme mettant en péril la coexistence pacifique et m'attirant la réprobation des voyageurs. Pas moyen de tourner une page du *Matin Dimanche* sans que cela s'entende — si je pouvais mettre le journal à plat, sur une table, j'y parviendrais peut-être, mais pas en le tenant des deux mains, et la tablette près du siège est trop petite.

Une idée me vient soudain : et si j'essayais un autre titre de la presse dominicale ? Je replie aussi silencieusement que possible mon exemplaire du *Matin Dimanche*, j'ouvre prudemment la *NZZ am Sonntag* en prenant soin d'en séparer les cahiers au préalable. Et je découvre que la *NZZ am Sonntag* est moins bruyante que le *Matin Dimanche* ! Est-ce le papier, le poids de l'encre, ou la réconfortante illusion de quelques micro-décibels en moins ? Toujours est-il que je recommande désormais la lecture de la *NZZ am Sonntag* dans l'espace silence d'un wagon des CFF, si l'on tient témérement à y lire un journal. En

attendant qu'on invente un papier journal silencieux (ou que je passe à la tablette pour la lecture de la presse), je remercie chaleureusement la *NZZ am Sonntag* pour sa contribution à la paix dominicale !

Un humanitaire au Yémen en 1968

Source: <https://www.mayer.im/2018-02-un-humanitaire-au-yemen-en-1968/>

10 février 2018 — Jean-François Mayer

L'actualité des derniers mois nous apporte de dramatiques nouvelles sur le Yémen ravagé par la guerre, même s'il fait moins souvent la une que d'autres zones de conflits. Hélas pour les Yéménites, ce n'est pas la première fois que cette population se trouve ainsi meurtrie. Dans les années 1960, une autre guerre y avait fait rage (il y en eut encore par la suite), et des forces étrangères (notamment saoudiennes) y étaient également partie prenante, mais dans le contexte particulier de la guerre froide, avec chaque camp cherchant des soutiens du côté américain ou soviétique. À cette époque déjà, des humanitaires tentaient de venir au secours des victimes du conflit.

L'un d'eux vient à point nommé nous rappeler ces événements en publiant ses souvenirs. Arrivé au Yémen du Nord il y a cinquante ans comme jeune délégué du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), Michel Quenot s'est engagé ensuite dans une vie d'enseignant et est devenu prêtre orthodoxe : il est aujourd'hui le recteur d'une paroisse orthodoxe à Fribourg. Depuis trente ans, il a publié de nombreux ouvrages, dont les icônes sont le fil directeur, mais en partant de celles-ci pour aborder une variété de thèmes, de réflexions et d'informations sur la foi chrétienne et sur le rôle de l'image. Le plus récent ouvrage de cette série est intitulé *Art vocal sacré et théologie* (2017). Je me propose de parler un jour plus longuement de ces livres, [dont on peut trouver ici la liste](#).

Inch'Allah. Mémoires d'un humanitaire au pays des Yéménites est d'une autre nature. Michel Quenot y raconte sa découverte d'un Yémen dont il ignorait tout, tel qu'il se présentait il y a un demi-siècle, et ses expériences de jeune Occidental se retrouvant dans un pays en guerre, où il risque d'ailleurs plusieurs fois sa vie. C'est un récit sur le travail humanitaire et ses péripéties, mais aussi sur les rencontres avec les Yéménites, avec de nombreuses anecdotes. L'auteur a eu l'heureuse idée d'illustrer le volume par une centaine de photographies — « *des diapositives un peu délavées et endommagées par le temps* », explique-t-il — qui « *constituent un témoignage unique sur cette période chichement documentée* ». Un épilogue consacré à Najran rappelle qu'il y eut dans cette région, dans les premiers siècles de notre ère, de vivantes communautés juives et chrétiennes, ce que Michel

Quenot explique avoir appris bien plus tard, mais en y voyant un lien spirituel avec sa dangereuse expérience yéménite.

En refermant ce livre, le lecteur conservera l'image saisissante de l'enfant yéménite blessé et pourtant souriant de la page de couverture, rappel poignant des souffrances que subissent, cinquante ans plus tard, bien d'autres enfants et adultes au Yémen et ailleurs. On ne peut que s'associer au vœu final de l'auteur que ce pays dévasté puisse retrouver un jour sa désignation d'Arabie heureuse.

Michel Quenot, Inch'Allah. Mémoires d'un humanitaire au pays des Yéménites, Éd. Orthdruk, 2018, 208 p. (102 illustrations).

Diffusion : [La Procure](#) pour tous pays sauf la Suisse. Diffusion en Suisse : Diffusion Albert le Grand, Fribourg.

Le livre peut également être [commandé par correspondance à la Librairie du Monastère de la Transfiguration](#), qui livre en France et dans les autres pays.

Le pouvoir de minorités d'imposer des questions de société

Source: <https://www.mayer.im/2018-01-pouvoir-minorites-pour-imposer-questions-de-societe/>

25 janvier 2018 — Jean-François Mayer

En Suisse, je suis impressionné par le nombre d'expositions intéressantes et originales que mettent sur pied des musées. Faute de temps, à regret, je ne peux malheureusement pas en visiter beaucoup. Peut-être faudrait-il que j'essaie quand même, la prochaine fois que je passerai dans notre capitale fédérale, d'aller voir l'exposition temporaire au [Musée d'histoire de Berne](#) sur la Suisse des années 1960. La présentation de cette exposition résume l'importance du tournant que marqua cette décennie pour les sociétés occidentales : « *'1968', c'est plus qu'une simple date. C'est le symbole même du bouleversement social qui s'est produit entre le milieu des années 1960 et le milieu des années 1970.* » (Ce tournant marque également le domaine religieux, qui m'intéresse particulièrement — c'est le sujet d'un livre de Hugh McLeod, [The Religious Crisis of the 1960s](#), Oxford University Press, 2007.)

Le vendredi 19 janvier 2018, le Téléjournal suisse romand a présenté un [reportage sur cette exposition](#). Il était accompagné par les observations d'un témoin de cette époque, engagé dans les mouvements de contestation et de transformation sociale, Paul Sautebin. Parmi ses réflexions, l'une m'a frappé :

« *Pour moi, 68, c'est ça, surtout : c'est qu'on a vu qu'on pouvait changer (...) par nous-mêmes pas seulement soi-même, mais qu'on pouvait mettre sur la place —*

une petite minorité — une question, et la société est obligée de s'en emparer. »

Peut-on dire que cela soit complètement nouveau ? Sans doute pas. Mais la remarque paraît pertinente par rapport au contexte historique contemporain et au fonctionnement de nos sociétés. Cela me semble résumer la façon dont nombre de sujets — à l'aide de relais variés — sont parvenus et parviennent à s'imposer comme des « questions de société » à l'initiative de groupes très minoritaires.

esquissait quelques notes sur sa flûte. Un fidèle de la confrérie, sans doute, en train d'ébaucher la mélodie d'une ode à la pluie...

La confrérie des gens qui aiment la pluie

Source: <https://www.mayer.im/2018-01-la-confrerie-des-gens-qui-aiment-la-pluie/>

22 janvier 2018 — Jean-François Mayer

Il y a quelques jours, dans la rue, je marchais sous un ciel gris et une pluie battante. Les visages de la plupart des passants étaient maussades. Quelques-uns, pourtant, me regardaient et m'adressaient un sourire complice, d'autant plus remarqué qu'il contrastait avec la mine fermée des autres. Ce n'est pas la première fois que je suis frappé par ces réactions d'inconnus. J'en ai conclu que, sans avoir besoin de le dire, nous nous reconnaissons. Notre sourire sous la pluie est le signe de reconnaissance manifestant notre commune appartenance à une très secrète société. Nous sommes membres de la Confrérie des Gens qui aiment la Pluie.

Alors que j'étais étudiant, j'avais surpris un jour la vendeuse de la petite épicerie de quartier dans laquelle j'allais faire mes modestes achats. Il pleuvait, et elle fit la rituelle remarque sur le temps. Spontanément, je lui répondis : « *Eh bien, moi, j'aime ça !* » Elle me regarda comme un être venu d'ailleurs en s'écriant : « *Alors, vous, vous n'êtes pas comme les autres !* » Je ne pus lui donner tort.

Ne me comprenez pas mal : j'aime le soleil aussi, dans toutes ses déclinaisons, sauf les plus extrêmes. Et je maugrée si je suis trempé par une averse imprévue et arrive dégoulinant à un rendez-vous. Je n'aurais aucun plaisir non plus à me retrouver soldat dans une tranchée boueuse sous une pluie froide. Ce n'est pas un amour de la pluie par principe, mais ce sentiment vivifiant, délicieux, étrangement allègre, que j'éprouve quand — convenablement habillé et bien protégé pour affronter l'humidité — je sors par un jour de pluie en humant avec gourmandise l'air grisant, surtout dans la nature.

L'autre jour, en retournant chez moi après avoir croisé de rares membres de notre confrérie, je passai près du kiosque à musique sur la place déserte, tandis que tombait la pluie. Un homme solitaire avait trouvé refuge dans cet espace exposé au vent, mais sec, et il